

1879, une année de tempêtes

En feuilletant les archives : 1879, une année de tempêtes.

Depuis une dizaine d'années, nous n'entendons parler que de réchauffement de la planète, changement climatique provoquant la fonte des glaciers, l'accentuation et la recrudescence des tempêtes et les destructions dues à celles-ci...

Qu'en était-il, il y a plus d'un siècle? Les tempêtes n'existaient-t-elles pas? N'étaient-t-elles que des *brasse-bouillons*?, de simples risées sur le lac?

Prenons l'exemple de l'année 1879. Cette année-là connut des conditions météorologiques extrêmes. Bise, coup de Joran, Vent Blanc, Vaudoire, Bornan, vague de froid, ouragan et même cyclone, les éléments se ligèrent pour rendre la vie encore plus difficile aux usagers et habitants des bords du lac. Les pêcheurs et les bateliers en payèrent un lourd tribut.

A la fin février, un ouragan traversa toute l'Europe et provoqua des dommages considérables dans l'ensemble du bassin lémanique et la partie occidentale de la Suisse.

A Genève déjà, la tourmente s'est faite sentir avec une grande violence. Dans la ville, des centaines de cheminées furent décapitées ou démolies, les vitres brisées, les tuiles emportées, les enseignes et portions de toitures arrachées, couvrant les rues de débris. A la campagne et dans les forêts, des dizaines de milliers d'arbres, fruitiers ou autres, noyers centenaires, peupliers du parc de Morges, hêtres, sapins, tilleuls, furent déracinés ou brisés. Sur le Pont du Mont-Blanc, par ailleurs interdit aux femmes et aux chars à foin, à titre préventif lors de fortes bises ou de vent violent, les becs de gaz furent arrachés et plusieurs voitures retournées. Les rares passants, pour ne pas être renversés, étaient obligés de se cramponner aux saillies des maisons. Au mois de janvier, sous l'influence de la fonte des neiges et des tempêtes de vaudoire et de vent du sud, le niveau du lac avait commencé à monter. Il atteignit la cote extraordinaire, pour la saison, de + 1,639 m, la plus haute depuis 1838. Dans ces conditions, les vagues gigantesques frappaient violemment les rives, menaçant ou détruisant les quais, les débarcadères, les murs, endommageant les ports et les ponts, faisant céder les amarres des bateaux.

Un fait assez curieux a été noté: des milliers de poissons, assommés contre les pierres des jetées, ont été déposés par la vague sur le rivage où des amateurs en grand nombre les ramassaient par hottées. Puis

l'ouragan poursuivit son œuvre destructrice en direction de Neuchâtel, de Fribourg et de Berne. L'orage fut épouvantable sur la côte de Savoie, en particulier au-delà de Thonon.

Je vous propose de lire ensemble un article paru dans la Gazette de Lausanne, du 22 février 1879. - **Grande-Rive**, petit village situé à un km d'Evian, du côté du levant, compte une vingtaine de maisons de chétive apparence. A part l'excellent petit hôtel du Léman, toutes les constructions sont anciennes et éveillent l'impression de la pauvreté. Sur la grève, sous les noyers qui bordent la route, des filets sont étendus. Autour du village et entre les maisons, on voit des jardins et des vignes enlaçant de leurs rameaux les crosses de châtaigniers. Tous les hommes qui habitent ce paisible hameau sont pêcheurs. La moitié de leur existence se passe sur le lac, l'autre moitié à bêcher quelque lopin de terre. Depuis le milieu de janvier jusqu'au commencement de mars, la pêche est très active.

C'est le temps de la grande féra qu'il faut aller chercher souvent très avant dans le lac, dans les eaux profondes. Chaque bateau part monté par quatre hommes: deux pour tirer les filets et deux pour tenir les rames pendant l'opération. L'embarcation est commandée par un patron, le propriétaire du bateau; les trois autres pêcheurs sont ordinairement ses ouvriers. Ils reçoivent comme salaire, outre la nourriture, un franc par jour. Les filets se tendent le soir. Ce sont des ménils reliés trois par trois et en ligne, puis descendus jusqu'à trois cents ou même six cents pieds de profondeur.

Le 20 février dernier, depuis huit jours, en raison de certaines circonstances défavorables, les filets n'avaient pas pu être retirés. Plusieurs pêcheurs en ressentait de l'impatience. Bref! A une heure, ce jour-là, on vit un bateau quitter la rive et aussitôt chacun de se dire: "Ceux-là y vont, allons-y tous"! Sur quoi, on s'appelle, on cherche ses hommes et ses ouvriers.

Charles Bonnevie, marié depuis trois mois, travaillait dans sa vigne. "Viens nous aider" lui dirent ses camarades. Bonnevie refuse. "Ah! Nous ne te refusons pas, nous, quand tu as besoin d'un service". Soit! Il cède, il s'embarque ... pour ne plus jamais revenir.

Au bout de quelques instants, vers 2 heures, sept ou huit bateaux voguaient au large. Tous sont partis contents. Quelque chose dans l'air faisait espérer une bonne pêche.

Heureusement que tous sont partis à temps!

Une heure plus tard, il n'en revenait pas un, et, au lieu de onze victimes, il en aurait fallu peut être compter trente.

Vers 5 heures en effet, le temps s'assombrit; le ciel se met à l'orage. A la tombée de la nuit, un vent violent se déchaîne. Il souffle soit de Genève, soit des hauteurs de St-Paul. Des feuilles de hêtre tourbillonnent dans l'air à de grandes hauteurs et viennent tomber en plein lac. "Pré-sage de tempête"! s'écrient les plus anciens bateliers, "la tourmente donne sur la montagne! Sauvons-nous! Ramons ferme et rentrons".

Tous suivent ce conseil et rentrent au port à temps, mais trois bateaux manquent à l'appel. On les voit en plein lac, à 6 heures du soir, dans la position que voici:

Le premier s'aperçoit devant Amphion, au tiers du lac. Il a pour chef Mathieu Braconnay, âgé de 40 ans, marié et père de trois enfants; Jean Braconnay, marié aussi et père de deux enfants; Charles Bonnevie dont nous venons de parler et Pierre Musy qui laisse sur le rivage une vieille mère dont il est l'unique soutien. Tous sont de Grande-Rive. Cette embarcation va échouer devant Cully, se perdant corps et biens, sans laisser aucune trace de ceux qui la montaient.

Le second bateau vogue à quelque distance devant Evian. Son patron est Louis Musy, brave homme aussi brave que pieux, marié et père de trois enfants. Son corps ira se briser contre les rocs et les murs de La Tour-de-Peilz. Il a avec lui Pierre Milliet, père de trois enfants; François Braconnay, seul soutien d'un père sourd-muet et François Musy (23 ans), bon nageur, trapu, à la figure énergique. Ce dernier seul échappera à la mort. Tous sont de Grande-Rive. Le troisième bateau est plus au levant, devant la Tour-Ronde. Celui-ci ira se fracasser contre la jetée du grand hôtel de Corsier. Il est commandé par Jean Boquet, de Petite-Rive, celui dont la veuve nous enverra, quelques jours après, cette triste dépêche: Parmi les cadavres à Vevey, avez-vous trouvé homme gros, doigt coupé à main droite? Avec Jean Bocquet sont Maurice Jacquier, de Lugrin, marié et père de cinq enfants; Claude Amaudruz, de Petite-Rive, marié, père de quatre enfants et enfin Milliet Roch, de Grande-Rive.

Ces douze hommes en péril laissent ainsi vingt et un enfants sur le rivage, dont quatorze âgés de moins de quinze ans.

Aussi les braves pêcheurs luttent-ils avec l'énergie du désespoir contre les vagues et le vent en furie qui les chassent loin de leurs foyers. Qu'il serait doux de les atteindre, car Dieu sait combien leurs bras y sont nécessaires.

Mais c'est en vain! La tempête est la plus forte; des lames énormes les précipitent tantôt au fond de vrais gouffres béants, tantôt les font courir sur le sommet des vagues. Les assauts du vent se succèdent avec une violence inouïe et, pour comble de malheur, l'obscurité! pas de lune! pas d'étoiles! Une nuit noire dans toute sa sombre horreur.

Laissons parler François Musy, lui-même le seul qui soit revenu du naufrage. "Depuis six heures, nous raconte-t-il, nous avons lutté sans relâche, cherchant toujours à gagner Grande-Rive ou tout au moins Meillerie. Mais c'était inutile! nous sentions que nous allions être jetés sur la côte vaudoise. Aussi notre unique espoir a-t-il été à la fin de gagner le port de La Tour.

En route, nous cassons une rame, nous brisons deux corceges (liens qui rattachent la rame au bateau). Nous les remplaçons par nos mouchoirs. Au bout de deux heures et demie nous apercevons sur la côte suisse des lumières. Nous étions déjà devant Corsier et près de l'embouchure de la Veveyse. Voici les quais de Vevey. Là, la tempête semble redoubler de colère. Nous sommes perdus, crie le patron! levons chacun une messe! Et nous nous signons tous quatre. Après quoi, bien que brisés de fatigue, ne pouvant plus remuer ni bras ni jambes, nous avons encore la force de crier ensemble, trois fois: "Au secours! nous sommes perdus!"

Personne ne nous répond; et poussés par une lame énorme, résultant sans doute d'une vague de retour et d'une vague d'attaque. Notre bateau tourne sens dessus dessous. Nous ne nous revoions plus!

Moi, je touche le fond de l'eau. Je remonte. Je heurte de la tête notre bateau; je redescends et je ne sais comment, je me sens jeté sur le rivage par une grande vague. Un pieu, solidement planté, se trouvait là providentiellement, je m'y cramponne; je reprends haleine entre chaque lame qui me recouvre, puis profitant d'un long retrait de vague, je remonte la rive en marchant à quatre pattes et en appelant au secours. Un brave passant m'entend, me traîne jusque dans une maison voisine, où j'ai été soigné comme l'enfant de la famille. Personne ne saura jamais ce que ces braves gens ont fait pour moi. Je ne l'oublierai pas. Ah! Respect pour la Suisse et tous les bons cœurs qui y demeurent. Quant au propriétaire de la maison qui m'a reçu sous son toit, il peut être sûr d'une chose: c'est que la première truite que je pêcherai, serait-elle de quarante livres, sera pour lui. Pendant que ces choses se passaient à Vevey et que les hommes de Grande-Rive venaient échouer à la Tour, que se passait-il au village abandonné? Que de larmes! Quelle angoisse! La tempête faisait rage. Trois hommes, pour avoir des nouvelles et tendre du secours, avaient été envoyés du côté de Meillerie. Ils reviennent sans avoir rien vu, ni rien appris.

Seul François Musy reviendra faire le récit lugubre de cette catastrophe. Un bateau à vapeur le ramène, en effet, à Evian, où il est reçu par une foule qui s'empresse autour de lui et se le dispute. Chacun veut entendre et les amis veulent lui faire fête. Après lui, le dimanche 23 février, le corps mutilé de son patron sera à son tour reçu par toute la population de Grande-Rive en deuil. Un seul survivant et un cadavre! C'est là tout ce qui rentre au hameau, de ces trois embarcations dont les épaves ont jonché la rive vaudoise.

Puis tout au long de l'année, les orages succédèrent aux tempêtes, le vent du sud aux accès de bise, provoquant en septembre, le décès d'un pêcheur de

Nernier retrouvé cramponné à son canot chaviré. En octobre, après une période de bise noire qui avait amené une température hivernale et les premières giboulées de neige, ce fut une véritable tempête du sud-ouest, du vent chaud charriant des torrents de pluie qui s'installa pendant quelques jours, et cause de graves avaries à la barque, *Le Neptune n°2*. Le 20 octobre, nouvel épisode de bise qui entraîna le naufrage de 3 barques chargées de pierres de Meillerie en route pour Genève. Ce sont *l'Orient* de Meillerie qui coule face à Torrent, *l'Amazon* et *la Genevoise* de Genève qui noyèrent leur chargement. L'équipage des 3 bâtiments est sauf mais les pertes sont énormes. Dans la nuit du 4 au 5 décembre, un nouveau et terrible cyclone avec une violence comparable à celle du 20 février se déchaîne sur la même région. Les maisons, les flèches des églises, les ponts furent endommagés ou arrachés. Heureusement, une très épaisse couche de neige couvrait les toits et protégeait les tuiles des assauts du vent. C'est à Vevey qu'il causa les dommages les plus considérables, détruisant de nouveau une partie du quai et écrasant sur l'enrochement, 3 barques ayant chassé sur leurs ancres.

Et pour terminer cette année 1879, une chape de froid s'abatit sur l'Europe. L'hiver 1879-1880 fut l'hiver le plus rigoureux de XIX^e siècle, avec des températures de 23 degrés de froid enregistrées de nuit à Villeneuve. L'eau du lac commença à se couvrir d'une couche de glace le long des quais et à l'intérieur des ports...

Annik Jacquier

Source: Archives de la Gazette de Lausanne. 1879